



Rien ni personne

de Gallien Guibert

France, 2024. Avec Paul Hamy, Suliane Brahim, Françoise Lebrun. 1h22. Sortie le 28 février.

Jean (Paul Hamy) évolue dans le trafic de stupéfiants, mais il en a assez de cette vie et de l'« appartement de merde » où il habite avec sa compagne et son bébé. Son départ est annoncé d'emblée, et l'on imagine à quel point, vu la noirceur des premières scènes, celui-ci sera compliqué. *Rien ni personne* déjoue pourtant l'imagerie et la mécanique scénaristique du film noir : ici peu d'éclats de voix et de démonstrations de force, car tout y est *en cours* et adouci par la lumière de la Loire-Atlantique. Les meurtres et les vols sont déjà commis, filmés seulement par flashes impressionnistes, lorsque Jean rebrousse à plusieurs reprises le chemin tortueux de sa fuite. Les trafiquants, d'ailleurs, font plus sourire que trembler : l'un traîne une

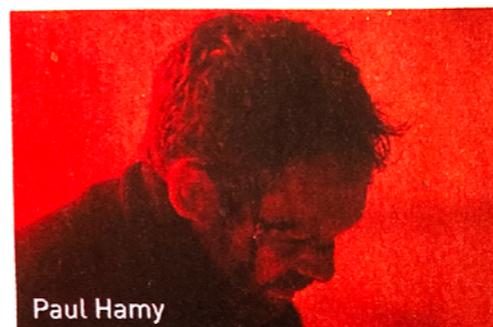
bouille juvénile et cherche son autorité, l'autre travaille, sourcils froncés, la caricature du gros dur, tandis que l'ami *stone* de Jean, retrouvé par hasard, laisse gentiment flotter les répliques. « Ça se voit que tu es un bon père », ira-t-il jusqu'à lâcher, formulant en négatif ce que le film évite quant à lui d'être : le récit d'apprentissage d'une paternité tendre et fiable. À l'instinct maternel que Jean semble considérer comme acquis, le film oppose sans complaisance une lâcheté mâle, un lien de filiation adverse qui s'éprouve avant d'être assumé. À ce titre, les intrigues violentes liées au trafic de drogue ont surtout pour fonction de mettre Jean régulièrement en face de ses responsabilités : tandis que la mise en scène convainc par ses courts-circuits, le scénario refuse à son personnage la dérobade, son fils lui revenant toujours dans les bras comme une patate chaude. Jean est moins un père violent ou pataud qu'un père obligé, dont on sent en permanence la fragilité du sens moral. La réussite du film est d'entretenir sur la durée et à l'abri d'un lyrisme convenu des sentiments vacillants, à peine formés, attisés in extremis par les événements, et de laisser Jean et son couffin sur le seuil d'un amour plus franc.

M.G.



28 FÉVRIER | ★★★

RIEN NI PERSONNE



Paul Hamy

Jean, dealer menacé par ses vieux collègues, plonge dans un déferlement de violence en fuyant sa double vie pour protéger sa famille. On est alors entraînés dans la cavale haletante d'un homme qui cherche à

laver son passé, entre la drogue, les néons et les pleurs de son bébé. Ce thriller noir porté presque intégralement par Paul Hamy (*Maryland*) brille par son dynamisme saisissant. Avec ce premier film tendu qui flirte parfois avec le road movie, Gallien Guibert capture les allées et venues nocturnes de son personnage entre Nantes et Saint-Nazaire. Et parce qu'il ne dépasse pas une heure vingt, *Rien ni personne* ne s'étale jamais sur son scénario et ne garde que l'essentiel : une histoire efficace qui ne cherche pas à être novatrice, une photographie vibrante et des personnages charismatiques. Une réussite instantanée. ♦

BASTIEN ASSIÉ

Pays France • De Gallien Guibert • Avec Paul Hamy, Suliane Brahim, Sam Louwyck... • Durée 1h 18

LA
SEPTIÈME
OBSESSION

RIEN NI PERSONNE

Par Véronique Bergen



Paul Hamy dans Rien ni personne de Gallien Guibert.

Ce premier long-métrage de Gallien Guibert nous plonge dans un thriller palpitant qui gravite autour du personnage de Jean, un jeune homme orphelin de naissance, qui souffre de troubles de l'abandon. Histoire de traumatismes, de survie, de fuite en avant, de descente aux enfers, quête d'une possible issue, Rien ni personne donne à voir et entendre le chant intérieur d'un jeune père de famille qui, menant une vie de délinquant, de trafiquant de drogue depuis des années, décide d'abandonner sa femme et son enfant afin de les protéger. Le motif de la répétition de l'abandon, de l'abandonné qui abandonne de peur d'être rejeté se coule dans un polar nerveux, trépidant, à l'esthétique punko-fantastique. S'éloignant du naturalisme, pulsé par une superbe bande-son signée Camille Delafon, le film retrace le parcours d'un être en fuite, d'un cabossé abîmé par la vie qui prendra la décision de rompre avec le milieu. Rattrapé par la paternité qu'il tente de fuir, Jean (Paul Hamy) entend changer de mode de vie, s'éloigner du trafic de came afin d'offrir à son fils et à sa femme une autre existence

La violence de la délinquance dans les banlieues, la galerie d'êtres fracassés, à la dérive, le microcosme des dealers et des junkies offrent un miroir du désarroi intérieur de Jean. Comment, par quel travail sur soi surmonter un syndrome abandonnique ? « Tomber sept fois, se relever huit » : c'est la devise que Valérie (Suliane Brahim), une navigatrice, une fissurée de la vie qui s'est relevée, tend à Jean. Les flashbacks de l'enfance, la compulsion de répétition du point traumatique, l'univers très dur de la délinquance ne sont pas traités par Gallien Guibert sous une lumière psychologique ni sous un angle sociétal. C'est autour du poulx instable, de l'insécurité psychique, de l'intensité émotionnelle paroxystique d'un orphelin sauvage que ce thriller dramatique se tisse. La caméra suit le rythme et les phases mentales de Jean, ses déconstructions, ses crises et ses tentatives de reconstruction d'un espace. La séquence d'un règlement de comptes au milieu de feux de détresse précipite les spectateurs dans un vortex infernal. Porté par des acteurs percutants (Paul Hamy, Françoise Lebrun, Suliane Brahim...), ce premier long-métrage novateur, sombre, prend aux tripes.

A découvrir d'urgence.

Rien ni personne

Français, de Gallien Guibert,
avec Paul Hamy, Suliane Brahim,
Françoise Lebrun, Sam Louwyck.



L'argument de ce film de cavale est convenu, mais une bonne idée le sort des sentiers battus: le jeune criminel en fuite, qui cherche à échapper à son milieu comme aux autorités, est flanqué d'un nourrisson. Il en résulte une sorte de fable morale DÉGUISÉE en thriller, et réalisée avec une efficacité très professionnelle: ambiances glauques, caméra mobile, suspense bien construit, scènes d'action prenantes. Face à la prestation hallucinée de Paul Hamy, une touche d'authenticité est apportée par le casting des rôles secondaires: des visages inconnus apportent une touche presque documentaire; ils en côtoient d'autres plus familiers, notamment ceux d'expertes comme Françoise Lebrun en mère délaissée mais lucide, ou Suliane Brahim en navigatrice désabusée. Du coup, on y croit, on se laisse embarquer. Ce n'est pas si courant.

Yann Tobin

Le 7 mars 2024

Un premier long métrage prometteur avec moins de fond que de forme certes. Mais quelle forme !



- > **Acteurs** : Françoise Lebrun, Sam Louwyck, Paul Hamy, Suliane Brahim, Franc Bruneau, Jina Djemba, Foëd Amara
- > **Genre** : Drame, Thriller
- > **Distributeur** : La Vingt-Cinquième Heure
- > **Durée** : 1h22mn
- > **Date de sortie** : 28 février 2024

Critique : Dès le titre du film transparait une intransigeance, une route à sens unique dont le personnage principal ne déviara jamais. De fait, Jean, l'anti-héros de *Rien ni personne* – interprété par Paul Hamy, toujours à l'aise dans un registre très physique – constitue une force brute, déterminée, laissant sa vie antérieure derrière lui pour un hypothétique ailleurs. Ni les monceaux de cadavres ni un encombrant bébé dont il a la charge (comme dans un lointain écho de *Baby Cart*) ne l'empêcheront de rêver et de partir en quête d'un hypothétique ailleurs.

Dès son premier long-métrage, Gallien Guibert a du style à revendre : si le microcosme criminel qu'il dépeint – fait de vilains trafiquants, d'hommes de main taiseux et de chiens fous vénaux – n'a rien de foncièrement original, le façon qu'a le cinéaste de le mettre en scène a de la gueule. Les grands stylistes comme Walter Hill, John Woo ou Michael Mann sont convoqués, certes – mais pas singés, ni platement imités. C'est que *Rien ni personne* a aussi la bonne idée de s'ancrer dans la réalité très concrète d'une certaine « France périphérique », avec ses centres commerciaux sur-éclairés, ses aires d'autoroutes anonymes et ses ports de plaisance interchangeables. Cette démarche de cartographie, qui s'inscrit dans le sillage de quelques belles incursions françaises récentes dans le cinéma de genre (*Du crépitement sous les néons*, *Kanun – La loi du sang*, *Vincent doit mourir*) rehausse ce qui n'aurait pu être qu'un polar de plus.



Critique

« Rien ni personne » de Gallien Guibert: un petit film noir à voir

Par **Gautier Roos** - février 28, 2024

👁 884 🗨 0



Orphelin de naissance, Jean – joué par un Paul Hamy assez discret ces dernières années – abandonne femme et enfant en croyant les protéger de sa double-vie délinquante. En volant le parrain qui l'avait protégé jusque-là, l'homme en cavale va être ramené à une paternité qu'il fuyait. Oui, on sait: énoncé comme tel, ça sent le canevas assez convenu du néo-polar à la française, un machin bien bourru avec quelque part

dans le cadre du Franck Gastambide ou du Alban Lenoir – sont-ce vraiment deux personnes distinctes? – profitant d'un parking qui pue la pisse pour faire fuser une réplique mal fagotée (« ça, tu vas le payer, fils de pute! » + crachat immédiat qui suit + petite nappe électro servant de transition pour la scène d'intérieur qui suit). On aurait pourtant tort de s'arrêter là.

Ce premier long de Gallien Guibert, réalisateur pluridisciplinaire ayant notamment bossé avec Guy Peellaert, a la bonne idée de prendre à bras-le-corps la question de l'abandonnisme – la peur-panique de vivre à nouveau une disparition – et d'en faire le moteur paranoïaque d'un film dans lequel on passe plus de temps à fuir qu'à coller des beignes. En découle un objet qui croit pleinement à son dispositif, un film noir à la dure où le calibre 9 côtoie certes les « 7 kill' de cocaïne », mais où l'anecdotique n'est pour une fois pas traité de façon anecdotique (exemple paradigmatique: que faire du mioche qui trépigne dans mon porte-bébé quand j'ai deux malabars qui braquent leur arme sur ma tempe?) C'est ce qui fait de ce premier long nazairois, où figurent aussi d'excellentes Suliane Brahim et Françoise Lebrun, un geste aussi élégant qu'épuré, qui n'a pas l'ambition de réinventer la roue, mais qui tient finalement assez finement ses une heure et 18 minutes chrono. **G.R.**



28 février 2024 en salle | 1h 22min | Drame, Thriller

De Gallien Guibert | Par Jean-Baptiste Delafon, Gallien Guibert

Avec Paul Hamy, Suliane Brahim, Françoise Lebrun

Thriller nihiliste, "Rien Ni Personne" jette un regard lugubre et dissident sur nos sociétés déterministes. Entrelaçant film de gangsters, drame social et réalisme poétique, il immerge le spectateur dans les méandres d'un enfer ordinaire. Un premier film suffocant, beau et impétueux.

Le 28 février 2024



Rien Ni Personne

De : Gallien Guibert

Avec : Paul Hamy, Suliane Brahim, Françoise Lebrun

Genre : thriller, polar, drame

Pays : France

Année : 2023

"Rien Ni Personne" s'ouvre comme un cauchemar implacable et inopiné. Jean, l'antihéros en détresse au cœur de ce premier long palpitant signé Gallien Guibert, surgit fulminant des ténèbres, par à-coups. Son visage chancelant tendu entre douleur et détermination, pris dans une course mystérieuse cadrée caméra à l'épaule, dessine déjà les contours fugitifs du personnage. Figure hantée et captive de la nuit qui ne se révélera jamais davantage qu'à travers l'ellipse. La psychologie, quand bien même secrétée subtilement par l'esquive et les silences des uns et des autres, n'intéresse pas vraiment Gallien Guibert. De même que la justification ou l'élucidation des personnages, qui tous ici ne se dévoilent jamais mieux que dans la dissimulation, l'équivoque et la fuite. C'est que **les rares dialogues de "Rien Ni Personne" – résolument déréglés, fragmentés et suspendus – s'ajustent ici par rapport au chaos. Caractères, inclinations et trajectoires émergent ainsi comme par accident**, dans les replis des demi-mots et des non-dits. Il en résulte la sensation d'une sorte de rébus inexorablement retranché dans des alcôves mentales nébuleuses – miroir de l'existence tourmentée des protagonistes. Car au fond le sujet de "Rien Ni Personne" tient à cela : sublimer l'incommunicable et le désespoir, avec au bout peut-être une rédemption.

De Jean, bandit malgré lui dévoré par un passé difforme et à présent en profonde déroute, le spectateur sait tout et rien à la fois. Il suffit de quelques plans sur sa face torturée, sa vie privée morose et son emploi anxigène pour en saisir la sinistre universalité. Torturé par le refoulement et le mensonge, ce colosse aux pieds d'argile (génial Paul Hamy, d'une époustouflante sincérité) implose. Pour échapper à son quotidien écrasant et à ses démons – car Jean tente avant tout de se soustraire à ses propres spectres –, il lui faut s'enfuir coûte que coûte et prendre le large. Le schéma de l'intrigue apparaît presque proverbial, avec son gangster en quête de délivrance et néanmoins condamné à la tribulation. Désireux de s'éclipser pour reprendre une vie rangée et salvatrice, Jean subtilise à son infâme employeur une quantité importante de drogue afin de la revendre. Mais son vol et son évasion tourment courts et le ramènent à la fatalité – la franche tonalité « film noir » de "Rien Ni Personne" ne faisait pas mystère de cette prévisible infortune. Une destinée qui se place alors notamment sous le sceau du retour fortuit à la famille, celle qu'il cherchait à protéger de lui-même et sans doute aussi à fuir. Sur sa route tortueuse, Jean doit en effet subitement composer avec sa paternité, un revolver dans une main et un couffin dans l'autre.

Laconisme, symbolisme et maniérisme

À certains égards, "Rien Ni Personne" peut en cela s'apparenter à l'allégorie d'une masculinité en pleine crise existentielle, perdu face aux vertiges de la parentalité. **Où les codes inhérents au film de gangsters serviraient en creux à diffracter, par déplacements et amplifications, les doutes et angoisses d'un père néophyte brutalement soucieux de ses responsabilités.** Cependant, la mise en parallèle entre les enfances funestes de Jean (les flashbacks furtifs, le regard à la dérobée sur sa mère) et de son tout jeune fils plaide pour une substance nettement plus ample. D'ailleurs, le récit de "Rien Ni Personne" ne se limite pas à la figure déboussolée de Jean, égrainant sur son parcours une multitude de portraits de ratés mélancoliques et fascinants. Valérie, Monique, Jérémie aka Kétamine... **le film radiographie et célèbre – non sans une poétique résignation – les losers magnifiques en proie à l'errance et à l'inexprimable.** « Il faut aimer ou il faut être aimé, sinon on est pire qu'un chien, pire qu'une bête », lance en philosophe Dante (Sam Louwyck, ogre terrassant) à l'adresse de Jean, depuis l'habitacle d'un véhicule. Aussi belle soit l'assertion, celle-ci paraît fatalement suspecte dans la bouche d'un simili géolier. Les mots dépliant toutefois en filigrane ce qui traverse Jean, chien enragé en passe de redécouvrir la tendresse – un canevas également valable pour les autres personnages –, même si la mort et le cataclysme s'intercalent en chemin.

Par son adversité faite monde et ses dialogues impossibles, "Rien Ni Personne" déploie quelque part une énergie punk et insurgée. Avec leurs gueules cassées, leur nature taiseuse et leur regard franchement désabusé – couvercle d'une boîte de Pandore –, les protagonistes renvoient tous à leur manière à cet univers tenaillé par la désillusion. Les performances de Suliane Brahim, Paul Hamy ou encore Sam Louwyck – de par leur sens du tragique – parlent d'elles-mêmes. Méaventure ou forfaiture ne sont pour eux, conscients que chacun a ses raisons, certainement qu'affaire de trajectoire. Seul le bébé que transporte Jean cahin-caha avec lui redonne à certains un semblant d'espoir, à la façon de celui des "Fils de l'homme" (Alfonso Cuarón, 2006) – "Rien Ni Personne" ne ressemble-t-il pas à sa façon à un film post-apocalyptique ?

Il faut dire que le cinéma de genre colle à la peau de ce film noir, dont la mise en scène contourne souvent le naturalisme au profit d'un réalisme plus poétique et composite. Colorimétrie glauque et cafardeuse pour dire le désespoir, néons rouges, verts ou bleus quelquefois pour traduire les émotions tempétueuses qui transpercent Jean... L'écriture visuelle de "Rien Ni Personne" se révèle très signifiante tout en employant peu de moyens pour y parvenir. **Une logique qui rappelle par moment le cinéma du Martin Scorsese de "Taxi Driver" (1976), celui du Samuel Fuller de "Violences à Park Row" (1952), ou encore quelques nuances – jusque dans la construction de l'antihéros – du Nicolas Winding Refn d'"Only God Forgives" (2013).** Autant de désirs de cinémas que "Rien Ni Personne" brandit avec une fougue et une sensibilité éclatantes.

28

Fév
2024

Gallien Guibert – « Rien ni personne »

Par Michaël Delavaud

Dans Cinéma, Nouveautés salles

Par : Gallien Guibert Titre : Rien ni personne Année : 28 février 2024

📌 cinéma français, Filiation, Film policier, trafic de drogue

Premier film de Gallien Guibert, *Rien ni personne*, s'il ne révolutionnera pas le genre de la série noire, prend assez de biais ce dernier pour transcender son origine policière et, ce faisant, pour intriguer. Le long métrage se fonde autour d'un personnage principal en fuite perpétuelle, et c'est bel et bien cette instabilité qui fascine véritablement, contaminant peu à peu le récit, ainsi qu'un genre considéré de façon de plus en plus abstraite au fur et à mesure de l'avancée du film. Jean (Paul Hamy, comme toujours très juste et intense) travaille pour Dante (Sam Louwyck), trafiquant de drogue plutôt paternel mais apparemment intraitable. Il a une compagne, Nadia (Jina Djemba) et un bébé. Son activité délinquante semble le miner de plus en plus, instillant le malaise dans une vie de famille reposant sur un équilibre précaire. Il décide de quitter son foyer jusqu'à ce qu'il puisse subvenir de manière confortable aux besoins de sa famille, dérochant au passage une certaine quantité de cocaïne à son mentor pour pouvoir revendre la drogue. Le vol de coke entraîne les représailles des gangsters trahis, qui tuent Nadia. Et Jean, ayant récupéré son fils, de vouloir tout autant fuir les criminels que de s'en venger.

A partir d'une intrigue polardeuse finalement assez attendue, *Rien ni personne* se risque finalement à dresser le portrait d'un paumé encombré par la vie et cherchant à sauver ce qui lui importe le plus, au risque de faire basculer toute tentative de récit dans la tragédie la plus sombre, chaque sauvetage de situation en créant une autre tout aussi périlleuse, faisant du personnage de Jean un être constamment rattrapé par ses actes douteux, englué dans un sorte d'épais *fatum*. De ce point de vue, Gallien Guibert semble clairement s'inspirer des tragédies en forme de séries noires ayant ouvert la filmographie de James Gray (particulièrement *The Yards* [2000] et *La Nuit nous appartient* [2007]) dans sa façon de faire du genre policier la simple ossature d'un sombre portrait de la perte. N'est cependant pas Gray qui veut : sans être déshonorant, le talent de réalisateur de Guibert reste encore jeune, comme on parlerait d'un vin ne donnant pas encore la pleine mesure de son potentiel. Il s'avère cependant que le réalisateur français assume pleinement par sa mise en scène le caractère abstrait de son traitement générique, aboutissant à une scène finale d'affrontement assez originale, dissimulant toute l'action, les coups de poing et de feu, dans une épaisse fumée et dans les rougeurs vives de bougies de détresse obstruant toute représentation possible, faisant de la caméra un œil aveugle, inapte à cerner les contours du monde, juste bonne à en capter les sons de sa violence.

L'autre lien attachant *Rien ni personne* à James Gray, de façon encore une fois plus fragile, se trouve être le rapport du film à la filiation, véritable raison d'être de l'œuvre de Guibert. La complexité du personnage de Jean se situe à cet endroit, tiraillé qu'il peut être entre sa propre condition d'orphelin ayant fui sa famille d'accueil lorsqu'il était adolescent (déjà une fuite, originelle celle-ci) et son rôle de père pour lequel il n'a aucun repère. Le film montre le tissage de la relation entre la petite gouape un peu inconséquente et son nourrisson, aboutissant finalement à l'approvisionnement de Jean par lui-même : cherchant à permettre à son fils d'éviter la vie qu'il a eue lui-même, il semble s'observer dans le miroir que lui tend l'existence même de sa progéniture et tenter d'exorciser un passé familialement complexe. De ce fait, les deux personnages féminins saillants du film semblent d'une importance capitale. Le premier d'entre eux est la seule figure maternelle de l'homme, Monique (Françoise Lebrun, nouvelle grand-mère rassurante du cinéma français, reprenant peu ou prou la douceur dont elle usait dans *Le Livre des solutions* de Michel Gondry l'an passé), incarnation de son passé d'orphelin qu'il avait fui pour le mieux revisiter une fois père. Le second, interprété avec une belle force par Suliane Brahim, est Valérie, navigatrice déchue et alcoolique dont Jean va utiliser les talents et le bateau pour quitter par la mer une terre qui n'a rien de fertile tant pour lui que pour son enfant. Le personnage de Valérie, pourtant conflictuel, trouble par ses similarités avec le père truand qu'elle s'apprête à embarquer : résolument seule et en perdition, isolée d'un monde qui ne semble pour elle qu'hostilité et agression, sans attaches et se réfugiant dans le paradis artificiel de l'alcool (de même que Jean, associé tout le film à son activité de *dealer* de cocaïne), elle ressemble à la sœur inconnue que le personnage principal du film pourrait avoir, reflet féminin aussi désabusé que salvateur (puisque'il incarne la fuite ultime) d'un être lui-même au bout du rouleau mais visant au renouveau. De cette étrange fraternité entre deux êtres perdus, accompagnés par un enfant plein d'avenir, émane une lumière aussi vacillante qu'essentielle car réparatrice.

Œuvre imparfaite, ne s'autorisant pas l'ampleur dont il pourrait être capable au regard de son récit et des enjeux que ce dernier pourraient véhiculer, sans aucun doute trop court (1h18) et trop peu sûr de lui, *Rien ni personne* reste un premier film attachant par l'honnêteté sans fioritures avec lequel il embrasse le portrait de personnages cassés cherchant à se rapiécer, ne profitant pas de sa noirceur intrinsèque pour s'enfoncer dans le sable mouvant du misérabilisme lacrymal. L'humilité sans ostentation de Gallien Guibert, finalement assez rare, est à saluer.

La culture Pop dans les veines

CINÉMA

Rien ni personne, Paul Hamy en père de famille rongé par son passé et ses choix

JULIENJAMESVACHON

12/02/2024

AVIS RIEN NI PERSONNE, # EXPLICATION FILM RIEN NI PERSONNE, # FILM RIEN NI PERSONNE, # FRANÇOISE LEBRUN, # GALLIEN GUIBERT, # JEAN-BAPTISTE DELAFON, # PAUL HAMY, # RIEN NI PERSONNE

★★★★★

Paul Hamy est de retour au cinéma dans un film intense. Depuis *Furie* d'Olivier Abbou, où il avait excellé, nous étions curieux de découvrir d'autre film d'une telle intensité. *Rien ni personne* est un coup de détonation sur l'art de narration et la photographie est soignée, renforçant l'étrangeté et cette sensation d'urgence. Un sans-faute pour ce film de GALLIEN GUIBERT !



Rien ni personne, une immersion dans le monde du trafic de drogue et comme dans beaucoup de milieu, il est difficile de décrocher sans devoir jouer le mort et changer totalement de vie. C'est simple à dire, mais compliqué quand le quotidien de père de famille vient complexifier les choses. Pourtant, le protagoniste voit cet enfant comme l'occasion de changer de vie et d'espérer lui offrir autre chose qu'une vie de magouilles et de mensonges.

Gallien Guibert arrive à saisir ces différents moments d'espoirs qui se retrouvent percuté par le poids de cette vie cachée. Malgré, dans sa tentative de fuite pour protéger ceux qu'il aime, Jean se retrouve à devoir revenir payer ses choix, ses fautes. Une guerre personnelle contre son passé d'orphelin et le désir de repartir à zéro, même si *Rien ni personne* ne peut sortir réellement indemne d'une vie tatouée au plus profond de la chair et de l'esprit.



Pourquoi voir ce film ?

Il explore les ravages du système de protection de l'enfance en France, avec plus de 300 000 mineurs pris en charge. Les statistiques alarmantes montrent que 70% des jeunes placés n'obtiennent aucun diplôme, 40% des sans-abri de moins de 30 ans sont d'anciens de l'ASE, et jusqu'à 30% vivent dans l'isolement.

Le film noir de Gallien Guibert suit Jean, un anti-héros romantique, tourmenté par son passé d'abandon. Le réalisateur décrit le film comme une exploration existentielle, mêlant naturalisme et thriller graphique. L'histoire universelle de Jean résonne avec la quête impossible de réparer sa propre parentalité. Tourné à Saint-Nazaire, le film met en lumière les lacunes des structures d'accompagnement. Gallien Guibert, défricheur des nouvelles écritures interactives, signe ici son premier long métrage, avec un casting comprenant Paul Hamy, Suliane Brahim et Françoise Lebrun. Le co-scénariste Jean-Baptiste Delafon, actif dans le cinéma et la télévision, contribue à cette œuvre captivante, interrogeant les traumatismes liés à la croissance sans parents. « *Rien ni Personne* » offre une plongée intense dans les méandres psychologiques des jeunes abandonnés, explorant le besoin universel de guérison et la confrontation au vide existentiel.

Comme le chantait Johnny Rockfort dans *Starmania* : *Pas passé, pas d'avenir* (*Banlieue Nord*) - L'abandon et l'absence d'un socle solide influencent fortement le futur de ces jeunes. Il est compliqué de grandir sans parents, car cela nécessite de forger une identité déficitaire et d'être quelqu'un brisé malgré toutes les tentatives de réparation.

« J'ai trouvé ici la lumière qu'il fallait pour mon film »

Rien ni personne, premier long-métrage de Gallien Guibert, sort ce 28 février au cinéma. Un film tourné entre Saint-Nazaire, Nantes, les bords de Loire, La Turballe et Pénestin.

Trois questions à...

Gallien Guibert, réalisateur de *Rien ni personne*, sur les écrans aujourd'hui.

Votre film *Rien ni personne* est tourné entre Saint-Nazaire, La Turballe, Nantes, les bords de Loire à Indre et la pointe de Pénestin. Comment avez-vous choisi ces décors ?

Le producteur du film, Olivier Berne, vit à Vallet, dans le Vignoble nantais. Il a œuvré pour que le tournage se fasse à 100 % dans les Pays de la Loire, avec une petite incursion du côté de Pénestin. Même les scènes « parisiennes » du scénario ont en fait été tournées à Nantes. Cela a permis d'obtenir un soutien financier pour ce film fabriqué avec une petite économie : un budget total de 1,20 M€, dont 200 000 € de la région Pays de la Loire. On a tourné en six semaines, entre octobre et novembre 2021. Les seconds rôles, les figurants et de nombreux techniciens sont du coin.

C'est un film noir, presque visqueux par moments. Qu'est-ce que ces décors apportent à la narration ?

Pour moi, c'était évident dès le départ : Jean, le personnage principal de cette histoire très sombre, devait avoir en lui une sorte d'espace mental lumineux. Les décors marins

permettent une lumière assez unique et des contrastes forts avec l'ombre de son parcours. J'avais en tête des lieux lui offrant la possibilité de revenir en arrière ou d'aller de l'avant : une ville portuaire, une maison au bord de la falaise, un bateau un peu pourri dans un port de plaisance. L'histoire est concentrée autour d'un personnage, une névrose, un milieu. On sent très vite que Jean, avec sa peur viscérale de revivre l'abandon qui l'a lui-même touché, va avoir du mal à s'en sortir avec sa parentalité. Il fallait des endroits pas angoissants pour que ce père de famille à la dérive retrouve un peu de la lumière de l'enfance.

On est bien loin des clichés de carte postale dans votre film...

C'est un film ramassé, tendu, rugueux, cousin d'un film noir des années 1950. Les décors sont théâtralisés. Quelqu'un qui n'est jamais venu à Saint-Nazaire ne saura pas forcément que le film y a été tourné. La ville n'est pas nommée. Ce qui m'a intéressé, c'est sa rudesse qui ramène à quelque chose d'industriel, de brutal. Au-delà de ce côté très théâtral, je cherchais quand même des éléments de réel que j'ai trouvés chez des gens d'ici, des comédiens amateurs : les deux voyous avec qui Jean tente de faire du business sont docker et éducateur dans la vraie vie ; ceux qui jouent la bande de jeunes



« Rien ni personne » sort sur les écrans aujourd'hui. Le film est projeté ce soir en présence de l'équipe au cinéma Le Concorde.

PHOTO : DR

sont aussi des jeunes du coin.

Anne AUGIÉ.

Mercredi 28 février, sortie nationa-

le et séance en présence de l'équipe du film à 20 h 30, au Concorde, 79, boulevard de l'Égalité, à Nantes. Plein tarif : 7 €.